



© Groupe Delcourt, Les Avrils, 2022.  
Tous droits réservés pour tous pays.

Les Avrils  
Groupe Delcourt  
8, rue Léon-Jouhaux  
75010 Paris  
[lesavrils@editions-delcourt.fr](mailto:lesavrils@editions-delcourt.fr)

[www.lesavrils.fr](http://www.lesavrils.fr)

# L'Effet Titanic

Lili Nyssen

Les Avrils



*À la FÀPE.*



*And if you die  
I wanna die with you.*



dehors c'est encore la tempête  
dit la radio  
mais la voix de la radio recouvre  
les barques au loin renversées  
je m'enroule dans le plaid  
immense bleu  
un océan ce plaid  
il me recouvre entière  
pas les pieds qui dépassent quand je suis seule dedans



LA MANCHE, À VUE



Une bouteille de vodka disparaît et jaillit entre les corps. Tout le monde danse serré, le goulot éponge les lèvres mouillées, le sol tremble – c’est le voisin et son balai.

Flora, éparse, reste près du mur pour danser. Elle cale ses mouvements sur ceux des filles au milieu du dancefloor mais elle est gauche, brusque, inégale ; n’a pas la grâce des autres, les hanches que le rythme épouse. La vodka lui a brûlé l’antre, on a ri de sa grimace.

Elle ne connaît pas cette chanson mais l’entend rebondir. Elle oublie les ampoules sur ses orteils bouclés dans les talons empruntés. Je danse, personne ne me voit. Ne pas perdre de vue la bouteille débouchonnée, c’est la dernière et il ne faudra pas boire la zone rouge, le fond trouble où les salives ondoient comme l’essence dans l’eau d’un port.

Flora, Flo, c’est moi ça, c’est moi qui bouge sur les basses. Je suis vraiment en train de vivre ma première soirée de lycée. Le corps vibre sans elle, paupières à

demie closes, elle fait le flou, laisse passer un peu de lumière, juste assez pour ne pas trébucher. Elle devient fluide, déliée ; l'impression d'avoir six ans, gigoter devant la scène d'un 14 Juillet, cette euphorie-là, exactement.

Toute une bande arrive. Ils viennent d'un autre lycée. Flora ne danse plus, ils parlent fort, le ton acéré des quartiers lointains. Elle connaît sans jamais y aller, ça sort de son monde. Ceux-là descendent à la plage quand vient le printemps, ils occupent l'espace que le froid laisse pour compte. Flora, elle, sillonne souvent la plage en hiver, c'est à deux rues et c'est beau les plages désertes.

Ils se connaissent tous. Flora cherche June entre les bisés, les rires, les pieds qui traînent. June s'est tirée, lui dit-on. Ah bon. Elle identifie mal les autres, un peu ivre, seule là-dedans. Ils sont trop à l'aise ; ils font une tempête au centre de la pièce et se dispersent, cuisine salle de bains toilettes, ils roulent déjà des joints, tirent des verres des placards, le canapé les alanguit et Flora, hébétée près du mur, n'a plus rien à boire.

L'un d'eux, Flo le reconnaît, de l'enfance, enfin son nom, elle connaît son nom. Zak quelque chose. Ça lui revient comme d'autres souvenirs quelquefois l'encombrent, comme les yeux déçus de sa mère, les génériques du matin qui tambourinent, toujours les mêmes quand la pensée va en roue libre.

Ils se croisent.

On a failli s'ignorer, faire semblant de rien mais nos regards, juste pour vérifier, s'accrochent. On se connaît. Flo pousse sur ses pointes, se pique à sa joue. On était ensemble à l'école. Je sais, t'es Flora.

À quoi tient l'étrangeté du regard ? Flo n'est pas sûre, il y a quelque chose qui cloche dans les yeux qui se dérobent sous la visière de sa casquette.

Zak parle ailleurs déjà. Ça n'est plus rien de s'être connus. Il n'a pas pu être enfant, avec sa joue barbelée comme ça.

Éloignés maintenant. Flora cherche où se mettre puisqu'elle ne danse plus, que June est partie. June aurait pu prévenir, Flora n'a plus de batterie, là. C'est pas grave. June a peur des autres, elle reste bloquée au collège ; j'ai senti, quand j'ai bu dans la bouteille, son regard : elle jugeait. Flo a bu quand même et June restait sur la chaise, étroite, crispée. J'ai lâché prise, tant pis pour toi si tu veux pas grandir.

Zak s'empare de cette bouteille qu'il n'a pas apportée. Il ouvre la fenêtre, s'assied sur le garde-fou et termine le fond rouge. Une fesse dans le vide, sa silhouette se découpe sur les lumières du soir. La mort au-dessous. Zak est le fou gardé. Il est beau, ce fou. Il a l'immobilité souveraine.

Hé toi, descends de là, t'es fou, hé, on était à l'école ensemble non, on est trop jeunes pour mourir. Flo se faufile entre les bassins déhanchés, les lèvres qui se rencontrent, les étreintes qui lui tombent dessus. Cernée de tous ces corps élancés, leurs grosses mâchoires en contre-plongée. Grandir au milieu de tout ça, elle fait comme elle peut, c'est le corps qui veut pas. La puberté ça veut pas. Tout le monde la prend pour la petite sœur de. J'ai mal aux pieds avec les talons, toujours trop petite pour vos regards qui se mangent. Trop petite pour être

mangée. Désirée je m'en fous ; elle veut juste être des leurs.

Hé toi Zak descend ; mais quand elle est toute proche, elle n'a rien à dire. De près, Zak les yeux. Les sourcils épais les embrument. Je m'en souviens, ça y est. L'œil gauche n'a pas de teinte, c'est ça qui cloche. L'iris est pâle, transparent comme un ciel un peu lourd. Au centre, la pupille est effacée. On avait peur de tomber dedans, à l'école. Il semble que le vertige est le même. Plus vaste encore à cause du vide, et de ce que l'adolescence lui a fait au visage.

– T'as pas une clope ?

Grandir l'a effilé, assombri sans faner. Flora pose ses coudes sur la rambarde et tourne la molette du briquet. La toux l'assaille comme une vive. À côté de sa joue, les fesses de Zak reposent, moulées dans un boxer, la ceinture serrée sur le pli des fesses. Flo jette un œil juste en coin, elle se penche et inspire la rafale de vent qui écorne l'immeuble.

– Tu sais je me souvenais de ton nom, dit-elle.

– Moi je me souvenais de ta tête.

– On était pas dans la même classe ?

– Si. Ça t'a pas marquée on dirait.

Elle a les bras nus empourprés, le froid y réveille des petits boutons violacés. Peau d'enfance qui s'alerte aux courants d'air et battements de cœur. Il a calé ses pieds entre les barreaux. Il suffirait de rien, d'un coup de vent, tiens.

– Ton nom m'a marquée.

Il suffirait d'une pichenette pour que tout s'évanouisse. Il sourit d'un seul côté. Zak quelque chose le fou. Plouf,

dans le bitume, la soirée en vrille et ma vie retournée. Drôle de désir. Un seul geste un seul, il rejoindrait le monde d'en bas. Au fond on ne se connaît pas, juste de l'école. Depuis on a renouvelé toutes nos cellules, ou presque. Pourquoi je ne le pousserais pas dans le vide ?

Respire. Je sens trop d'emprise. Tu n'imagines pas comme je pourrais l'éteindre, ton regard entre chien et loup.

Cette toute-puissance l'effraie, et la manière de Zak d'être sombre sans rien faire aussi.

- Tu veux pas descendre de ce garde-fou ?
- De ce quoi ?
- La rambarde, là.
- C'est quoi le mot que t'as dit ?
- Garde-fou.
- T'as le vocable, toi.

Il guette, dans son dos, le sol reculé, quoi t'as peur que je tombe ? Non j'ai peur de te pousser. Ça me démange de te pousser. Flo n'a pas le vocable pour le dire. Ce visage, désaxé comme si la peau avait colmaté des fêlures, est une douleur. Il semble attraper celui de Flora. Il redescend, t'inquiète, les deux pieds ancrés dans le parquet, il jette le mégot derrière lui, la braise scintille, s'émiette dans les airs et puis s'évanouit.

- En tout cas, t'as bien grandi, t'as pas changé.
- Faut savoir. J'ai grandi ou j'ai pas grandi.
- Les deux, t'as l'air d'une gamine et d'une femme. C'est chelou.

Je tourne en rond dans mon studio, tout en haut de ma rue. Les rampes et les poutres craquent, c'est un vieil immeuble aux murs de carton. Un jour, un morceau de toiture s'est écrasé sur le trottoir, un petit bout de chez moi par terre.

J'ai retrouvé des premiers textes dans les abysses du vieux Mac. J'écrivais (rien encore ne pouvait arriver) les prémices d'un amour adolescent. Mon adolescence, je l'ai passée à fondre dans les nuques, à laisser les parfums se déposer sur la mémoire pour les réminiscences : qu'elles arrivent n'importe où, dans un bus, dans une fête, tiens ça sent comme ; qu'elles compriment le cœur. J'avais envie d'écrire cela, ces vapeurs de rien, même pas des bulles, juste des effluves. Depuis des mois, aucune autre senteur que la mienne. Le tabac froid, la fumée dispersée, le frigo négligé. J'ai laissé se périmier les tranches de cheddar dans le plastique. Je ne vide jamais l'eau qui goutte sous le congélateur, elle fait moisir les fruits. Il faudrait tirer la plaquette trempée et l'amener vers l'évier sans renverser. Il faudrait.

J'ai suspendu l'histoire – il y avait un reste d'odeur encore dans les draps, à ce moment-là.

Près de la porte, la commode aux tiroirs ouverts, le linge en boule qui dépanse. La vieille sono que m'a donnée mon père est installée dessus. Elle a un faux contact, je dois bien choisir mes musiques ou mon émission de radio, caler le téléphone pour qu'il ne bouge plus, ne pas faire trembler le sol ; souvent alors j'écoute dans les haut-parleurs crevés du vieux Mac en buvant mon café devant la mer.

La mer, oui, lointaine mais quand même, je la vois de partout. Je n'avais jamais vécu près de la mer. Les bateaux au départ se déroberent derrière les toits. L'horizon vu d'ici est une ligne brisée, soubresaute en cheminées, clochers d'églises, antennes de télévision. Le ciel changeant, l'horizon saccadé ; moi la queen, je les vois tous les jours. Le Havre, tu disais, qu'est-ce que tu vas foutre là-bas ? Boire mon café, cuisiner, étudier, fumer et chier devant l'horizon.

Contre le mur du salon, la guitare se désaccorde. Le soleil tape sur le caisson entre midi et deux. Des fois j'oublie qu'elle est là, elle s'intègre à l'immobilité. Quand elle s'en détache, intruse dans le décor, j'ai un creux sous le sternum comme une faim confuse. Je ne fais pas de guitare, je sais seulement chercher des mélodies à l'oreille sur la corde aiguë, ça impressionne mais c'est du flan.

Ta guitare. Elle m'emmerde, elle prend de la place. Ça t'avait pris un jour, tiens j'achète une guitare, j'ai arrêté quand j'étais petit j'étais doué. Sur le clic-clac j'essayais de réviser et toi, dans la cuisine, tu jouais tu jouais. Tu disais regarde, comme un gosse, regarde, j'ai réussi.

J'ai une bonne résistance à la musique en travail. Je cale ma respiration sur le morceau en boucle, j'intègre cette fausse note que tu ne sais pas corriger et pour laquelle tu reprends du début. Travaille ta faute, seulement ta faute. Je résiste à la disharmonie, aux grincements qui lancinent, j'y résiste mieux qu'au silence.

J'essaye de reprendre le cours du récit, m'être arrêtée pour toi m'énerve. Sur la table, les anneaux tenaces de thé au miel brillent sur le vernis. La poussière s'y accroche en ronde immobile. À côté, ouvert sur la tranche, le livre *Océan mer* de Baricco, acheté à la grande librairie.

J'avais commencé à le lire. Je me souviens d'un peintre au début, qui commençait toujours ses portraits par les yeux. Une fois le regard dessiné, le reste du portrait coule sous le pinceau, ça vient tout seul le visage, *c'est comme si toutes les autres parties venaient se mettre en place d'elles-mêmes, sans même qu'il soit nécessaire de...*

Je ne l'ai pas fini, il traîne. Le peintre se met en tête de peindre l'océan. Ça le rend fou, trouver les yeux, que la mer en ruisselle, impulsive comme un pleur. *Où diable peuvent-ils bien être, les yeux de la mer ? Je n'arriverai à rien tant que je n'aurai pas découvert ça, parce que c'est là le commencement, comprenez-vous ? le commencement de tout, et tant que je n'aurai pas compris où est ce commencement, je continuerai à passer mes journées à regarder cette foutue étendue d'eau sans...*

Tu l'aurais rangé dans la bibliothèque alors que j'aime que les livres vagabondent. Je disais laisse, ça fait de la vie. Tu disais non, ça fait du bordel.

L'histoire de Flora et de Zak, je n'ai pas pu m'empêcher, nous ressemble un peu. Moi aussi j'avais voulu te pousser.

Je ne veux pas nous écrire. Ça ne m'intéresse pas, nous, ça veut dire quoi ce nous puisque plus rien ne l'accroche, qu'il s'évapore doucement comme une casserole bouillante, avec la chaleur qui reste et l'odeur, rien d'autre. La suite n'aura aucun rapport, une fiction à la con c'est plus solide. Je vais, sans toi, saisir ces personnages. Les contours, les traits, les voix. Essayer. Zak et Flora sont peut-être les yeux à trouver. Ce commencement pour que le reste ruisselle. Sans toi, sans nous. Même si je mélange tout, que les pronoms se confondent et partent en vrille, je-elle-tu-il-nous. Même si c'est le foutoir et que je m'emberlificote.

(Dis-le plusieurs fois, emberlificoter.

emberlificoter emberlificoter emberlificoter

C'est trop bizarre non ?)

Sans toi. Sans nous.

Enfin je n'entends plus cette foutue guitare qui travaille. La ligne entre le ciel et l'eau qu'on regardait naître, serrés dans le plaid, est toujours là. Il n'y a que la pluie sur le carreau, la brume épaisse, la nuit dépeuplée qui l'escamotent parfois.

J'ai suspendu le livre au moment où un petit garçon dit que les yeux de la mer sont les bateaux. Il dit que les naufrages, les tempêtes et les typhons, c'est la mer qui ferme ses yeux.

– Y a plus de tise, tu m’accompagnes ?

Dans l’ascenseur minuscule, les néons acèrent les teints, la musique s’assourdit. Seule à seul, ils sont dehors, rasent de près les sacs de couchage qui enflent contre les murs. Chut, ne les réveillons pas. À pas de loup, les petits talons de Flora esquintent quand même le béton. J’aurais dû mettre les baskets, je ressemble à Little Miss Sunshine. Une gamine et une femme. Mi-angoisse mi-liberté. Cloc, cloc, cloc, rien ne bouge sous les couvertures.

Zak partage sa cigarette, elle a peur d’avoir mouillé le filtre. Il a les phalanges sèches qui gondolent comme s’il y manquait de la chair. Derrière lui se répand le sillon de sa bouche.

Il est beau, c’est vrai.

Les scooters arrachent à la rue son silence. Les épaules se touchent. Les gorges taries. Tout ce qu’ils pourraient se dire. Ils pourraient combler les béances de mémoire. Ils pourraient jongler avec les effluves de l’enfance, jouer au puzzle, aux cylindres qu’on glisse dans les trous mais

les mots ça ne glisse pas, ça détone. Ces deux-là ont peur des déflagrations. Dans la bouche, une grenade dégoupillée.

Zak achète un flash de vodka, s'assoit sous un porche et dévisse le bouchon. Il est légèrement ivre. Flora ne sait pas qu'il a déjà descendu deux bières avant de finir l'alcool du salon. C'est sans doute pour ça qu'il se pelotonne dans sa brume.

La lune est croissante, Flora a appris à reconnaître cela, sa grand-mère lui avait expliqué. C'est une mnémotechnique qui affleure dès que la nuit tombe. Tu sais, la lune ment. Quand elle fait un D c'est qu'elle Croît. Un C elle Décroît. Elle voudrait le dire mais franchement, qui ça intéresse ? Plutôt poser ma bouche sur le goulot où il a posé sa bouche.

Les dalles de béton noir et blanc forment un grand échiquier. Flora a envie de jouer, Zak serait le fou et elle, quoi, le pion ou la reine ? Je ne sais pas. Je suis à court, statue rouillée dans l'hiver. Zak sans bruit, maître comme ça.

Quelle heure il est, quatre heures peut-être ? Sa mère la pense endormie. Non Flo t'es trop jeune, non j'aime mieux pas. Avec June, elles ont fait croire qu'il y aurait les parents, ont monté toute une histoire à dormir debout. Ne pas éveiller les soupçons, éprouver la nuit blanche avec l'épuisement révolu, la torpeur transformée en courant d'air. Gagnée la nuit blanche, mais sa coulée exaltée retombe. Sous le manteau, la peau rétractée appuie contre les seins, ça fait mal. Flora bâille dans le gel, tout le corps encaisse la fatigue et le froid ; soudain paumée

dans la ville, rien, personne sauf Zak du fond de la classe – sûre qu'il était au fond, elle devant le tableau – elle réalise, c'est n'importe quoi. Pardon maman, j'aurais dû t'écouter, j'ai trop froid dans la nuit et le silence de Zak, j'aurais dû maman mais dans la brise noire je suis vulnérable et tu sais quoi, j'adore le danger.

L'alcool effrite ce mur de matière muette qui veut les disjoindre comme de chaque côté du monde. Sous l'écharpe de Flora restent ses seuls carrés de peau encore chauds. Elle y glisse ses doigts et tout se hérisse.

Elle l'embrasse.